

L'événement au prisme du journalisme : raisons sociales d'une coupure épistémologique et de ses coutures numériques

Les technologies les plus récentes transforment les régimes de fichage et d'affichage de l'événement journalistique. A la miniaturisation de l'événement jusque-là opérée par le journalisme, plutôt que sa reproduction purement mimétique, les techniques les plus récentes ajoutent un grossissement né de la focalisation non régie de la lecture des journaux, en vigie en collection, et permise par le dispositif qui l'articule. En plus de configurer de nouveaux espaces d'exhibition et de scrutation et des juxtapositions de calendriers, elles redistribuent les échelles de réduction et de grandeur de l'événement. Cette focalisation réinscrit l'événement journalistique dans un procès originel de préhension, où il n'est pas d'emblée donné comme un tout, mais comme une remise en ordre, un réagencement de fragments dans l'instantanéité de leur éclatement proclamatoire.

Cette contribution porte sur le rapport entre événement et journalisme, modèle moderne de médiation configurée par l'objet journal quels qu'en soient les supports. Elle explore les raisons sociales de l'événement qu'elle ne réduit pas à une déraison médiatique déconnectée de son assise référentielle. Elle correspond à l'actualisation d'un ensemble de recherches menées depuis le doctorat sur l'événement et sur le journalisme, précisément sur l'inscription bipolaire – médiatique et sociale – de l'un et sur la dimension communicationnelle de l'autre (Awad, 1994 et 2010). Il s'agit d'une problématique de l'événement journalistique qui considère que sa valeur ne lui est pas intrinsèque, même si elle est corrélée d'une manière variable à ses matérialités médiatiques et à ses matériaux signifiants. Et d'une problématique du journalisme en tant que totalité du réel placée sous la catégorie du présent et espace où se projette l'échelle mouvante des sociétés. Cette échelle inclut les deux dimensions des sociétés en tant qu'ordre et désordre, temps social et temps vécu, espace des lieux et lieu pratiqué.

Le journal, quels qu'en soient les supports, est l'incarnation d'une scansion sur l'échelle du temps et d'un déploiement pendulaire sur l'échelle de l'espace. Son édition inédite du moment relève d'une prototypie sérielle tant au niveau de sa production que de sa reproduction et de sa consommation. Sa matérialité encapsule la mobilité, dans son sens de mouvoir et d'émouvoir (Alberti, 2007 [1439] : 58), et l'instantanéité, dans son sens de focalisation et de capture, d'angle perceptif et perspectif, dans une représentation en locomotion issue de et réinscrite dans des jeux d'échange, de fichage et d'affichage. Aussi, l'ordre renvoie-t-il au régime ordinaire de ces sociétés, ce qu'elles organisent, ce qu'elles prétendent être, ce qu'elles acceptent et autorisent ; le désordre renvoie à ce qui relève de leur dimension justiciable (Lemerrier de la Rivière, 2001 [1767] : 64, 87), bannie et honnie, avec la dimension secrète et cachée générée par la précédente. C'est là que se trouve la logique tant de l'événement de routine que du fait divers ou de la crise en tant qu'événement, celle-ci ayant une double face, celle de crise en tant qu'événement avéré et celle de risque en tant qu'événement non avéré, objet de peur, mais aussi de statistiques et de politiques publiques de prévention et de précaution, mais également de transgression organisée et souvent médiatiquement exposée dans un aménagement moderne de l'ordalie.

L'analyse des répercussions des techniques les plus récentes sur l'événement journalistique a le plus souvent porté sur la transformation de ses espaces de visibilité – twitter et autres réseaux sociaux – ainsi que de ses techniques d'observation et de capture – extraction, scan, ... En plus de configurer de nouvelles extensions aux lieux d'exposition et de scrutation, ces techniques opèrent des juxtapositions de calendriers, déjà amorcée avec les agences de presse, la multiplication des journaux, la radio et la télévision satellitaire en continue. Elles génèrent

également des redistributions des échelles de réduction et de grandeur de l'événement, dans des modélisations qui leur sont propres, qu'elles génèrent et opèrent. A l'iconicisation de l'événement, dans sa double dimension, logique et analogique (Peirce, 1978 [1867] : 152) – sa miniaturisation (Levi-Strauss, 1962 : 37-38) – jusque-là effectivement opérée par le journalisme, plutôt que sa reproduction purement mimétique revendiquée par celui-ci, elle ajoute un grossissement né de la focalisation non régie de la lecture et permise par la structure même du dispositif qui l'articule. Cette focalisation réinscrit l'événement journalistique dans un procès originel de préhension mu par des affinités (Droysen, 2002 [1882] : 44) et des intentions (Merleau-Ponty, 1945 : 490), des peurs, des vertus et des vices, des passions et des intérêts (Hirschman, 2011 [1980] : 14, 20, 21), où il n'est pas d'emblée donné comme un tout, mais comme une remise en ordre, un réagencement, de fragments dans l'instantanéité de leur éclatement proclamatoire. Autant de coutures numériques opérées par des lecteurs variables qui circonscrivent ainsi la coupure épistémologique de l'événement journalistique et effectuent des lectures inédites, tant dans leurs raisons sociales que dans leur technicité, qui sont autant de recadrages de l'événement dont ils font, défont et refont la restitution.

Le journalisme, « pompe foulante » d'événements

L'événement en tant que catégorie analytique constitue un objet d'étude classique pour les sciences humaines et sociales, qu'il s'agisse de la philosophie, de l'histoire, la sociologie ou de la psychologie, ainsi que pour les sciences du langage. L'irruption du nouveau, à quoi l'événement nous confronte, a trait à la fois au monde humain, à l'action humaine et à la communication humaine. L'événementialité est à la fois « un mode d'être » de ce qui arrive et de ce que nous faisons arriver par des techniques d'avènement dans des espaces de visibilité et des réalités, qu'il s'agisse d'un bruit, d'un potin, d'une indiscretion, d'un incident, d'un accident, d'un fait divers, d'une compétition sportive, d'une alerte sanitaire, d'une exposition universelle ou artistique, de la retransmission radiophonique, télévisuelle ou numérique d'une cérémonie, d'une élection, d'un festival de musique ou de théâtre, d'un coup d'Etat, d'une guerre, d'un tweet, d'un article de presse, d'une émission de radio ou de télévision, d'une vidéo postée sur internet...

La construction de l'événement dans son actualité brûlante, dans son souffle court et rapide, dans son outre-ordinarité, revient au journalisme qui prend en charge sa sélection, son cadrage, son inscription dans des matérialités formelles ainsi que dans le présent de ses publics tout en postulant un degré zéro de médiatisation. La justification du journal, quels qu'en soient les supports, ce qui constitue sa valeur économique marchande, consiste dans le fait qu'il est une « pompe foulante et aspirante » (Tarde, 1989 [1901] : 81) des événements du monde. C'est là que réside son intérêt, son fonds de commerce : ses promoteurs offrent à ses récepteurs un accès pertinent aux événements du monde. Il ne s'agit pas d'une expérience directe de ces événements, mais d'une expérience médiatisée, indirecte, la seule possible du fait du régime phénoménal de l'événement, lequel conjugue la simultanéité originelle de sa disparition avec son apparition même, et la spatialité enchevêtrée, tout aussi originelle, de sa captation et sa restitution (Droysen, 2002 [1882] : 61). La graphie mnésique ou scriptuaire de l'événement permet son inscription dans des voies d'accès alternatives à l'expérience de son avènement in situ, son actualité originelle, laquelle n'en demeure pas moins son ultime capital en matière de journalisme¹.

Le journal était seulement jusqu'à il n'y a pas longtemps, et est encore entre autres aujourd'hui, une forme extrême de livre, scandé par la périodicité et disséminé dans l'espace par les communications matérielles, les moyens de transport, qui permettaient sa diffusion, qui faisaient qu'il « marchait ». Du fait de l'innovation technologique et de ses usages sociaux, le

¹ Valeur que revendiquent également les historiens pour l'événement historique.

journal est devenu enchâssé dans des dispositifs technosémiotiques complexes, comme la radio, la télévision, et l'internet. Ces « médiamorphoses » du journal transforment son régime événementiel du fait à la fois de la transformation de ses matériaux signifiants, de ses modes tant de diffusion que d'accès à ces sources, ainsi que de son inscription dans son environnement sociotechnique.

De l'épaisseur de la surface

La distinction entre événement journalistique, événement historique et événement de fiction est déjà effectuée par Théophraste Renaudot qui indique dans la *Gazette* :

« *Guère de gens possible ne remarquent la différence qui est entre l'Histoire et la Gazette, ce qui m'oblige de vous dire que l'Histoire est le récit de choses advenues, la Gazette seulement le bruit qui en court. La première est tenue de dire toujours la vérité ; la seconde fait assez si elle empêche de mentir. Et elle ne ment pas, même quand elle rapporte quelque nouvelle fausse qui lui a été donnée pour véritable. Il n'y a que le seul mensonge qu'elle controuverait à dessin qui la puisse rendre digne de blâme.* »²

L'événement journalistique n'est attesté que par le bruit présent qu'il génère – le chuchotement et le bourdonnement ou le buzz – tout en étant autre chose qu'un mensonge, une invention « absolue » de quelque chose qui n'est pas réel mais qui le prétend, qui ne s'avoue pas pour ce qu'il est, une fiction (Castoriadis, 1975 : 190). Celle-ci prenant son – autre – régime de réalité de la « création du poète » (Peirce, 2002 [1867-1905] : 390). Il se distingue de l'événement historique, lequel naît de la trace passée validée par l'autorité de l'historien et de l'archéologue, alors que l'événement journalistique vient de la génération, de la capture et de la propagation ad hoc des bruits et de la fureur du monde. L'événement journalistique est une « forme obstinée », générée par une hétérogénéité énonciative, ancrée dans le maintenant, temps unique qui déborde vers l'avant comme vers l'arrière³, et dans le changement⁴ et le renouveau (Arendt, 1972 : 193), données de base du monde et des hommes. L'un et l'autre, ainsi que l'événement de fiction partagent leur enchevêtrement avec le monde et l'action dans le monde, ce qui constitue leur préhistoire (Ricoeur, 1983 : 113).

Le journalisme est l'héritier de l'histoire selon la conception pré-graphique de la discipline historique : ce que l'on sait pour en avoir été témoin, ou de seconde main, par le biais d'une source directe (Soulet : 5). Mais aussi de la chronique, notation des événements de la grande et petite histoire qui les inscrit automatiquement dans une suite temporelle qui commence et se termine avec l'action du chroniqueur ou se poursuit avec celle d'un autre chroniqueur, ainsi que dans une matérialité scripturale, qu'il s'agisse d'une frise murale, d'un carnet de notes ou d'enregistrement photographique, audiovisuel ou numérique, laquelle s'inscrit dans une configuration sociale : une chronographie, chronométrie et chronosophie (Pomian, 1984). Cette scription engage un dispositif de repérage spatiotemporel des événements ainsi qu'un disposi-

² Cité par Paul Ginisty, *Anthologie du journalisme. Du XVII^e siècle à nos jours*, Paris, Librairie Delagrave, 1931, p. 3.

³ « C'est une impropriété de dire qu'il y a trois temps, le passé, le présent et le futur ; mais peut-être aurait-on raison de dire : il y a trois temps, le présent des événements passés, le présent des événements présents, le présent des événements futurs. En effet ces trois choses sont dans l'âme et je ne les vois pas ailleurs : le présent du passé ou mémoire, le présent du présent ou intuition, le présent du futur ou attente. » Saint-Augustin, *Confessions*, lib. XI, cap. XXVI, cité par Ernst Cassirer, *La philosophie des formes symboliques*, Paris, Minuit, 1972 [1953], t. 3 *La phénoménologie de la connaissance*, p. 193.

⁴ André de Peretti, *Risques et chances de la vie collective*, Paris, Epi, 1972, p. 30 : « Il y a longtemps que les hommes se préoccupent de changement et se querellent à son propos. Parménide, il y a vingt-six siècles, déjà soutenait l'immutabilité de l'être. Mais s'opposant à lui, Héraclite d'Ephèse assura que rien n'est fixe et distinct et que « tout devient par discorde et par nécessité » (fragment 80). Le soleil est « chaque jour nouveau », le feu « se repose en changeant » (84a). »

tif de notation qui inclut un double recadrage, matériel et définitionnel. Ce que la phénoménologie appelle « un observateur fini » posté à une position où il se place et d'où il « voit » le changement (Merleau-Ponty, 1945 : 470). L'observateur en question n'est pas une entité individuelle, mais une ou plusieurs entités collectives qui scrutent, selon une certaine perspective – un angle –, un espace donné où advient, se produit, un changement, rendu ainsi « objectif » ((Pomian, 1984 : 16-18) tant au niveau de son repérage que de sa restitution. La perception fugace, à l'œil nu, d'une étoile filante, diffère de sa captation par un télescope d'astronome, de même que sa restitution pertinente selon la perspective ordinaire ou celle des lois de la gravitation (Russel, 1969 : 27), sur une modélisation graphique d'astronome (Peirce, 2002 [1867-1905], t2 : 160) ou une image floue du téléphone portable d'un spectateur, l'un et l'autre étant une source possible pour une restitution journalistique de l'événement.

La logique complexe du journalisme intègre ainsi une diversité de calendriers, d'espaces de visibilité et d'invisibilité, ainsi que l'expérience contrainte, localisée et délocalisée, de son émission et de sa réception. Autant d'éléments qui vont au-delà de l'histoire événementielle, dans le sens que lui donne la discipline historique : une histoire politique axée sur les grands événements – « poussière » (Braudel, 1990 [1966], t3 : 7) et « agitation de surface ... ultrasensible par définition, le moindre pas met en alerte tous ses instruments de mesure » (Braudel, 1990 [1966], t1 : 17). Mais qui rejoignent la problématique du document comme trace, dans une sédimentation de la « poussière », de la « surface » devenue pléthorique et de ce fait « monstrueuse » (Nora, 1974). Ainsi que la pratique de l'historiographie d'invention de mots et d'étiquettes (Braudel, 1979, t2 : 9) pour désigner, non pas rétrospectivement, mais simultanément, des questions et des apparitions.

Les calendriers sont des programmes institutionnels dont la régulation sociale est la fonction première (Elias, 1996 [1984] : 67-69), ce que traduisent à la fois leur diversité et leur naturalisation. Ils conjuguent une superposition de temps : pour tous, pour une partie, pour un (Pomian, 1984 : 224-231), de l'extraordinaire, du spectaculaire, de l'insolite, et du banal, du quotidien, du bruit de fonds. Ils dessinent des agendas qui s'enchevêtrent, dans des similitudes plus ou moins fortes⁵, avec la scansion des journaux – un discours rapporté à la page 2 du *Monde* du mardi, lequel génère une « réponse » dans la page 3 des *Echos* ou/et un « buzz » sur Twitter le mercredi et une manifestation dans les rues de Paris la semaine d'après ! Une publication régulière d'un bilan financier négatif génère un article ou plusieurs dans la presse et peut-être une démission au niveau de la direction, également couverte, ou une grève qui fait l'ouverture des journaux – et le déploiement événementiel qu'ils effectuent, dans une matérialisation qui « nous intéresse », comme, par exemple, « une journée fraîche et nuageuse avec de la pluie dans l'après-midi » (Davidson, 1993 : 33) en ce qui concerne les prévisions météorologiques.

L'enchevêtrement des agendas rend compte de l'ancrage du journalisme dans son environnement où il constitue une partie prenante parmi d'autres, ayant ses logiques et ses spécificités propres, et non pas un dispositif en surplomb. Il ne recouvre qu'un aspect de la problématique calendaire du journalisme. L'autre aspect relève d'une temporalité linéaire non cyclique où les journaux opèrent en tant que lieux de mémoires, à la fois dans le sens de mémorial où l'événement passé est représenté et reconstruit, et dans le sens de lieux de passages où l'événement passé est recadré par une politique de la mémoire et par une mémoire en mouvement du fait même du mouvement de la société et des générations qui se traduit par un renouvellement du « mobilier de la pensée » (Halbwachs, 1952 [1926] : 135, 264, 265 et Elias 1996 [1984] : 118).

⁵ Cf. l'ensemble des travaux sur l'agenda setting, l'agenda building et les définisseurs primaires.

Les espaces de visibilité sont configurés pour générer des événements, ce qui en fait des lieux cérémoniels (Fogel, 1989 : 19) normalisés de l'observation journalistique, et les espaces d'invisibilité pour les occulter, ce qui en fait des lieux de traque et de chasse à l'événement ; entre les deux s'intercalent des espaces à visibilité variable tout autant que leur potentialité événementielle. La distinction entre le terrain et la tribune relève de cette organisation spatiale de l'événement sportif, lequel est censé se dérouler essentiellement sur le terrain, sauf imprévu spectaculaire⁶.

En plus de configurer de nouvelles extensions aux lieux d'exposition et de scrutation et d'opérer des juxtapositions de calendrier dans un monde désormais plat mais pas pour autant moins complexe, les techniques les plus récente désenclavent l'événement journalistique d'un cadrage fini. Le mode de lecture du journalisme numérique, en vigie et en collection, offre autant de brèches et de ponts (Simmel, 2003 [1901-1918] : 32) où l'événement est recadré dans un angle élargi, une perspective qui intègre à la fois les enjeux sociaux que cristallise l'événement journalistique et les procès de faux qui lui ont parfois été intentés, auxquels participent également les traces mêmes produites au fur et à mesure, involontairement ou volontairement, par ses lecteurs.

Bibliographie

- Alberti L.B. (2007 [1439]), *De Pictura*, Paris, Editions Allia.
- Arendt H. (1972), *Du mensonge à la violence*, Paris, Calmann-Lévy.
- Awad G. (1994), *Du sensationnel. Place de l'événementiel dans le journalisme de masse*, Paris, L'Harmattan.
- Awad G. (2010) *Ontologie du journalisme*, Paris, L'Harmattan.
- Braudel F. (1990 [1966]), *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 3t.
- Braudel F. (1979), *Civilisation matérielle, économie et capitalisme XV^e-XVIII^e siècles*, Paris, Armand Colin, 3 t.
- Cassirer E. (1972 [1953]), *La philosophie des formes symboliques*, Paris, Minuit, 3t.
- Castoriadis C. (1975), *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil.
- Davidson D. (1993), *Actions et événements*, Paris, PUF.
- Droysen J. D. (2002 [1882]), *Précis de théorie de l'histoire*, Paris, Les Editions du Cerf.
- Elias N. (1996 [1984]), *Du temps*, Paris, Fayard.
- Fogel M. (1989), *Les cérémonies de l'information dans la France du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard.
- Ginisty P. (1931), *Anthologie du journalisme. Du XVII^e siècle à nos jours*, Paris, Librairie Delagrave.
- Halbwachs M. (1952 [1926]), *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, PUF.
- Hirschman A. O. (2011 [1980]), *Les passions et les intérêts. Justifications politiques du capitalisme avant son apogée*, Paris, Quadrige/PUF.
- Lemercier de la Rivière P. (2001 [1767]), *L'ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*, Paris, Fayard.

⁶ Comme cela fut le cas le 29 mai 1985, au stade du Heysel à Bruxelles, lors de la finale de la Coupe d'Europe retransmise en direct. Les caméras des chaînes de télévision étaient disposées autour du terrain. Mais l'événement a eu lieu dans les tribunes : des affrontements entre les supporters des deux équipes qui jouaient qui ont fait 39 morts. Seule une équipe de journaliste qui était là pour un tournage sur les supporters de football a pu filmer ce qui est devenu un drame du football européen et a abouti à l'exclusion pour de années du club de Liverpool des compétitions européennes.

- Levi-Strauss C. (1962), *La pensée sauvage*, Paris, Plon.
- Merleau-Ponty M. (1945), *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.
- Nora P. (1974), « L'événement monstre », in Le Goff J. et Nora P. (dir.), *Faire de l'histoire. Nouveaux problèmes*, Paris, Gallimard.
- Peirce Ch. S. (1978 [1867]), *Ecrits sur le signe*, Paris, Seuil.
- Peirce CH. S. (2002 [1867-1905]), *Pragmatisme et pragmaticisme, Œuvres philosophiques*, Paris, Les Editions du Cerf, 3t.
- Peretti A. de (1972), *Risques et chances de la vie collective*, Paris, Epi, 1972.
- Pomian K. (1984), *L'ordre du temps*, Paris, Gallimard.
- Ricœur P. (1983-1985), *Temps et récit*, Paris, Seuil, 3t.
- Russel B. (1969), *Signification et vérité*, Paris, Flammarion.
- Simmel G. (2003 [1901-1918]), *Le cadre et autres essais*, Paris, Gallimard.
- Soulet J.F., *Histoire immédiate*, Paris, PUF.
- Tarde G. (1989 [1901]), *L'opinion et la foule*, Paris, PUF.